

Grâce à Paul Fabre et Nicole Renondeau et à Geneviève Durtelle de Saint-Sauveur¹ nous connaissons les noms d'une bonne partie des Jésuites ayant enseigné au Collège de Rennes. Parmi eux le pittoresque Claude Joseph Chéron de Boismorand, curieux professeur de Rhétorique.² Celui-ci mérite, en effet, un hommage spécial ! J-N C

L'abbé *Sacredieu*

Claude CHERON de BOISMORAND (1680 (?) - 1740)

Les débuts

Claude de BOISMORAND était le fils d'un avocat quimpérois.

Entré dans l'ordre des Jésuites, il devint professeur de rhétorique au collège de Rennes. Mais "après s'être livré à quelques écarts"³, il avait été relégué à LA FLECHE.

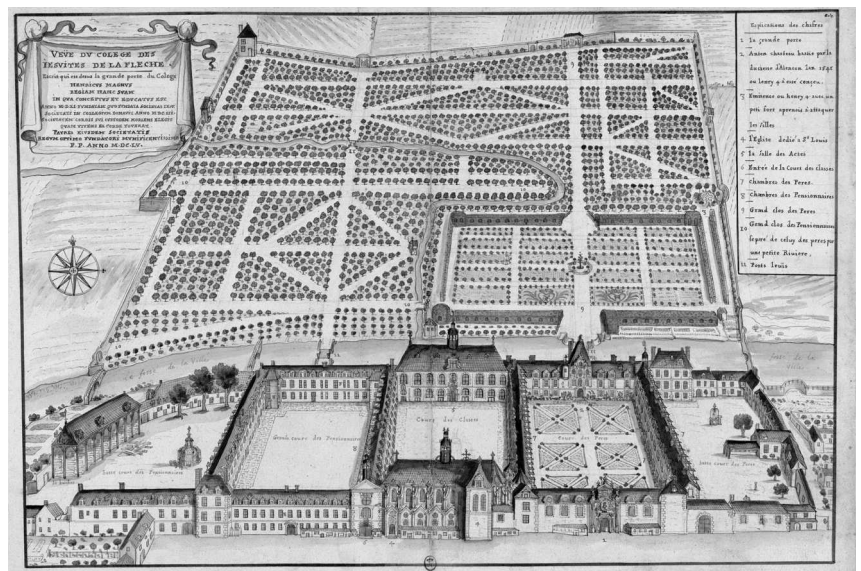
Quelle était la nature des dits "écarts", nous n'en savons rien, les dictionnaires biographiques sont muets sur ce point : "il encourut le mécontentement de ses supérieurs pour quelques fautes dont la nature ne nous est pas connue" écrit LEVOT⁴.

L'épigramme d'Alexis PIRON ayant trait à un dîner que fit BOISMORAND, en 1732, chez l'évêque de Rennes - dîner, à dire vrai, très postérieur à son départ - nous fournit peut-être un début de réponse. Le prélat, Louis GUERAPIN de VAUREAL, connu pour ses innombrables bonnes fortunes, passait pour avoir obtenu sa mitre par les femmes :

*Chez Vauréal où dînoit Boismorand
Au Dieu Cunnus* on buvait à la ronde.
Chacun chantoit la loi d'un Dieu si grand
Boismorand seul le blasonne et le fronde.
On le dénonce au Prélat, qui l'en gronde
Eh ! Sacredieu, dit le Prélat fâché,
Dans cet étang, comme vous j'ai pêché.
Mais, Monseigneur, (c'est ce qui me désole),
Vous avez pris, vous, un bon évêché,
Et je n'ai, moi, gagné que la vérole.*

* Cunnus : mot désignant le sexe de la femme
ou par métonymie la Femme.

Remarquons qu'un éloignement à La Flèche n'est pas une grande sanction !
(Voir encart p 7)



La Flèche, un des 16 internats des Jésuites au XVIII^{ème} siècle

Mais peu de temps après avoir été envoyé à La Flèche, BOISMORAND quitta les Jésuites, ou plutôt, - si l'on se fie à l'*Encyclopédie catholique* (tome III, Parent-Desbarres, 1841) - on lui aurait demandé de partir : "*sa conduite scandaleuse le fit bientôt chasser de cette illustre corporation*".

Mais, contrairement à ce qu'affirme PIRON, il n'abandonna pas l'habit ecclésiastique.

Charles COLLE dans ses souvenirs⁵ écrit : "*Il avait fait un sermon très pathétique*" et dans les siens, Madame NECKER⁶ note : "*L'abbé de Boismorand étoit fort éloquent, il faisoit de beaux sermons*".

Rentré dans le monde, l'abbé de BOISMORAND entama une autre carrière à Paris.

Joueur et jureur

A Paris, les Hôtels de Gesvres et de Carignan accueillent les amateurs de jeux. BOISMORAND y joue gros.

Il y est plus connu sous son sobriquet, "l'abbé Sacredieu" - car c'était son "jurement" ordinaire - , que par son nom véritable.

¹ Paul Fabre, Nicole Renondeau : *Le collège de Rennes des origines à la Révolution*. Amelycor. ; G. Durtelle de Saint-Sauveur : *Le collège de Rennes depuis la fondation jusqu'au départ des Jésuites. (1536-1762)* Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, 1918

² Si l'on s'en réfère à Elie Fréron, son compatriote et vague cousin, le nom véritable était Chiron.

³ Dr Hoefer (Dir), *Nouvelle biographie universelle*, F. Didot, 1853

⁴ P. Levot, *Biographie Bretonne*, Cauderan, 1852.

⁵ Charles Collé : *Journal historique ou mémoires critiques et littéraires, sur les ouvrages dramatiques et sur les événements les plus mémorables*, Imprimerie bibliographique, 1805. Charles Collé (1709-1783) chansonnier, auteur dramatique était un ami de Piron.

⁶ Madame Necker, *Mélanges de manuscrits de Madame Necker*, Tome 2, Ch Pougens, An VI, (1798 vieux style).



Autre temps, autre image !
Mgr de Vauréal en prière
 vitrail de la basilique Saint-Aubin de Rennes

La Flèche lieu discret de relégation ?

La Flèche a-t-elle été aux jésuites ce que Le Mans fut pour les bénédictins mauristes suspects de jansénisme, un lieu de relégation ?

Le Père de ROCHEMONTEIX*, qui écrivit en 1889 l'histoire du Collège de La Flèche ne parle pas de BOISMORAND mais évoque deux brillants régents de rhétorique envoyés faire un "stage" en ce lieu.

L'un est le P. GRESSET (Amiens 1709 - Paris 1777), *"poète charmant mais d'un talent trop profane pour l'état qu'il avait embrassé"*.

En 1734, de Rouen (où son *"Ver, vert"* avait remporté un succès peu apprécié de sa hiérarchie) il fut expédié à la Flèche où il s'ennuya fort et s'en vengea :

"La Flèche pourrait être aimable
 S'il était de belles prisons
 Un climat assez agréable
 De petits bois assez mignons
 Un petit vin assez potable
 De petits concerts assez bons
 Un petit monde assez passable
 La Flèche pourrait être aimable
 S'il était de belles prisons"

"Entré dans le monde", GRESSET finit Académicien.

En 1739 c'est le tour d'une des "plumes" de la Société de Jésus, le P. BOUGEANT (Quimper 1690 - Paris 1743), auteur de tragédies, de comédies mais aussi de satires dirigées contre les Jansénistes.

Régent à Louis-le-Grand, il semble qu'il soit allé un peu loin dans cette veine en écrivant *"Amusement philosophique sur le langage des bêtes"*. Envoyé se faire oublier à la Flèche, il prit, lui, les choses du bon côté et put regagner son établissement.

A.T.

* P. Camille de ROCHEMONTEIX, *Un collège de Jésuites au XVII^e et XVIII^e siècles, le Collège Henri IV de la Flèche, Le Mans, Leguicheux, imprimeur-libraire, 1889.*

Il a passé, dit COLLE, *"pour le plus beau et le plus grand jureur de son temps. Cependant, il reconnaissait un supérieur, c'était un nommé PASSAVANT, mauvais sujet et gros jureur. Un jour que l'abbé de BOISMORAND avait perdu beaucoup d'argent de suite et qu'il s'était épuisé en jurements nouveaux et n'en pouvant plus inventer, il regardait le ciel avec fureur en disant : 'Mon Dieu ! Mon Dieu ! Je ne te dis rien, mais je te recommande à PASSAVANT' "*

L'abbé jouait presque tous les jours, il finissait régulièrement par perdre tout son argent, et il ne lui restait plus *"sans un denier en poche qu'à rentrer chez lui pour passer le reste de la nuit à achever ou à commencer quelqu'ouvrage, dont le produit pût le mettre en état d'aller le lendemain tenter de nouveau la fortune"*.

Les Hôtels de Gesvres et de Carignan recevaient des visiteurs, car *"c'était là que bien des gens qui n'étaient pas joueurs alloient souvent, le soir, uniquement pour entendre les saillies de l'Abbé, et surtout dans l'espérance de le trouver digne de son surnom, par quelques apostrophes singulières et par quelques blasphèmes de génie"*.

Pamphlétaire

Le joueur avait de gros besoins d'argent. Au plus fort des grandes querelles entre les Jansénistes et les Molinistes, BOISMORAND eut une idée de génie : il se mit à composer des mémoires salés, bien argumentés, contre les Jésuites. Il alla livrer ces pamphlets qu'il prétendait issus des rangs jansénistes au Père TOURNEMINE, jésuite célèbre, érudit et respecté, avec lequel il avait gardé des relations⁷. Il reçut de fortes sommes pour dénoncer ces infâmes écrits !

Les réfutations de BOISMORAND donnèrent pleine satisfaction : il répondait magnifiquement et point par point aux attaques, et avec une belle pugnacité ! Seulement, ce petit manège fut découvert ! Il paraît que les Jésuites ne lui témoignèrent qu'un léger ressentiment, on peut penser que connaissant très bien ses talents, ils craignaient surtout de se faire un ennemi redoutable ! Les "pamphlets jansénistes" qui étaient présentés aux Jésuites étaient imprimés certes, mais avaient-ils été diffusés ? L'abbé s'étant distingué *"en publiant contre les Jésuites des Mémoires qu'il dénonçait..."* (Levot, *op cit*, p135), on a avancé qu'il avait pu demander au clan janséniste quelques subsides pour réaliser cette belle œuvre !

Ce ne serait pas du tout illogique et bien digne d'un si bel esprit. Certains textes, (LAPLACE, SALLENTIN), signalent que BOISMORAND présentait ses pamphlets aux Jansénistes et recevait au moins une "aide" pour la publication !

Le pamphlétaire est actif, BOISMORAND a la plume si facile, il n'a pas d'états d'âme et se met aux ordres de qui le paie. *"Cet abbé de BOISMORAND avoit beaucoup d'esprit, estoit très éloquent et plein de feu, écrivoit bien et avoit une chaleur prodigieuse"*⁵.

Parmi ses mémoires on distingue celui qu'il rédigea pour les Etats d'Artois contre l'Evêque d'Arras, où il prenait parti contre l'Eglise, et surtout, celui consacré à l'affaire de Toulon (1731) entre LA CADIERE et le Père GIRARD où cette fois-ci, il défendait les Jésuites. Son nom n'apparaît pas, les mémoires sont signés par l'obscur avocat PIZERY de THORAME mais

⁷ René-Joseph Tournemine, né à Rennes en 1681, avait enseigné à Rouen avant de rejoindre Paris.

(suite de l'Abbé Sacredieu)

"il est évident pour tout un chacun, que cet ouvrage si jésuitique ne part pas de la main de l'Avocat qui a eu la faculté d'y prêter son nom mais de quelque Régent d'Humanité".

La cause était indéfendable mais BOISMORAND avait la plume vénale ...

Résumé de l'affaire :

Le Père GIRARD, jésuite de 50 ans avait séduit Catherine CADIÈRE, jeune fille de 18 ans, quelque peu *extatique*, tombée sous son influence. Sa famille intenta un procès. A l'issue de ce procès, la "fille La Cadière" fut condamnée à être pendue ... et le Père GIRARD innocenté. Cela engendra des manifestations populaires, de violents pamphlets contre le Parlement d'Aix et contre les Jésuites. On édita des

*Ce jésuite infâme bigot
Méritoit au moins le fagot
Pour avoir séduit la Cadière
De la plus damnable manière.
Et d'autres filles aussi
Qu'il dirigeoit à sa manière*

Chanson anonyme

*Le Père Girard rempli de flamme
D'une fille à fait une femme.
Mais le Parlement plus habile
D'une femme a fait une fille.*

Voltaire

gravures, on écrivit des chansons, VOLTAIRE s'en mêla. La société se scinda et le tout fit grand bruit⁸.

La sentence ne sera pas exécutée. On ne sait pas ce que devint la CADIÈRE mais le Père GIRARD fut exfiltré de Toulon et mourut à Dole, sa ville natale, en 1733 en odeur de sainteté, si l'on en croit les Jésuites.

Le marquis BOYER d'ARGENS (1704-1771) écrivit là-dessus un livre fort épicé intitulé : *Thérèse philosophe ou Mémoires pour servir à l'histoire du P. Dirrag et Mlle Eradice*.



Un curieux angliciste

BOISMORAND ne connaît pas du tout l'anglais... Et pourtant il est l'auteur d'une traduction du *Paradis perdu* de John Milton (1667), ce fameux poème biblique en douze chants !

Comment expliquer cela ? Tout commence avec une sollicitation de DUPRE de SAINT-MAUR.

Donnons une fois encore la parole à Charles COLLE : *"Quoiqu'il ne sût pas l'anglais, Dupré de Saint-Maur, assisté de son maître d'anglais, lui rendait les phrases, et cet abbé [BOISMORAND] mettait leur français en français véritable et y donnait cette âme, cette vie et cette chaleur que DUPRE étoit incapable de mettre"*.

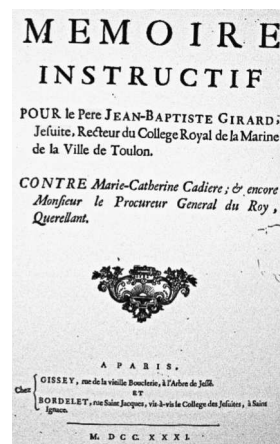
Moyennant quoi Nicolas-François DUPRE de SAINT-MAUR (1695-1774) fut élu à l'Académie française pour sa traduction du *Paradis perdu*⁹ ! "Il y prit séance le mardi 29 décembre 1733 en déclarant 'Messieurs, Je me vois avec étonnement dans cette Auguste Compagnie. Quels titres m'y ont introduit ? Je n'en veux chercher d'autres que vos bontés'".

Discours fort approprié à la situation mais nomination fort curieuse car beaucoup connaissaient les conditions de l'élaboration de la traduction.

COLLE parle de *"cette prétendue traduction qui valut l'Académie à cet automate"*¹⁵.

La bienveillante et charitable Madame NECKER (1739-1794) ne se trompe pas quand elle écrit de BOISMORAND : *"et c'est cet extravagant qui avait fait la traduction de Milton sous le nom de Dupré, tant une même tête peut réunir des sentiments disparates ou même opposés"*¹⁶.

Le fin mot de l'histoire nous est donné par H. BONHOMME (1811-1890) qui avait annoté et commenté l'édition du journal de COLLE, parue chez F. Didot en 1868. Il précise : *"dans une note autographe que nous possédons, PIRON confirme en tout*



Mémoire de BOISMORAND



Charles COLLE

⁸ Témoin, le *Recueil général* (en huit volumes [17x10 cm]) des *Pièces concernant le Procez entre la Demoiselle Cadière et le Père Girard*, édité dès 1731 à la Haye chez Swart et qu'on peut consulter à la Bibliothèque municipale de Rennes Métropole.

⁹ Monsieur de Boze, directeur de l'Académie signalant *"l'élégante traduction que vous nous avez donnée de ce poème que l'Angleterre met au dessus d'Homère et de Virgile"*.

point l'allégation de COLLE. PIRON ajoute que DUPRE de SAINT-MAUR avait promis mille écus à l'abbé de BOISMORAND pour prix de sa traduction et de son silence et que ce dernier ne reçut pas un sou".

Le salaud ! l'abbé dont on évoque toujours l'indélicatesse avait trouvé son maître !

Littérateur

Si l'on en croit Thomas VERNET¹⁰ (Cf. encart ci-contre, BOISMORAND serait entré très tôt en littérature.

Il connaissait aussi tout le monde des lettres et c'est lui qui avait conseillé au jeune Elie Fréron, sans emploi, de collaborer comme critique à la revue de l'abbé DESFONTAINES, *Observations sur quelques écrits modernes*.

BOISMORAND a rédigé sous son nom, en 1720, une *"Histoire amoureuse et tragique des princesses de Bourgogne"*.

On lui prête également une participation aux ouvrages publiés par Mademoiselle de LUSSAN¹¹ en particulier les *"Anecdotes de la Cour de Philippe Auguste"* (1735 et 1738).

Une fin exemplaire

L'histoire a surtout retenu les extravagances du pittoresque et talentueux abbé.

Il est vrai qu'il faisait le nécessaire pour alimenter la chronique !

COLLE, dans son journal note en avril 1751 *"qu'ayant fait un soir une perte très considérable au jeu, il mit son crucifix sur sa fenêtre, par une forte gelée, et l'y laissa passer la nuit, pour le punir, disoit-il, du malheur qu'il lui avait fait éprouver"*.

Cette impiété bien puérile pouvant être due au fait que l'abbé, fou de rage devant l'ampleur de ses pertes était peut-être, en plus, passablement éméché.

Mais BOISMORAND n'était pas qu'un mauvais sujet.

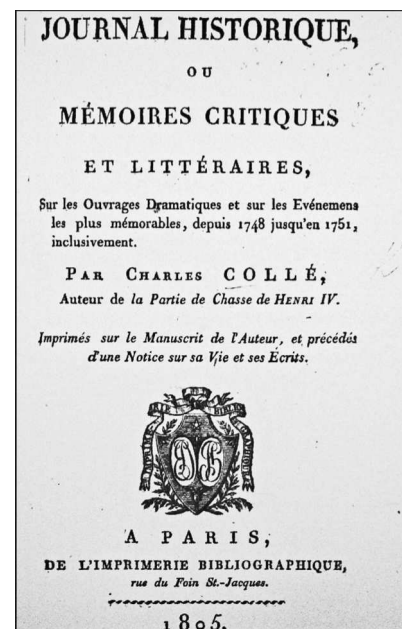
Quand il ne jouait pas, *"c'était absolument un autre homme. Doux, aimable dans la société, amusant et joyeux convive, autant ami qu'un joueur puisse l'être, plein de feu, d'anecdotes et de traits d'esprit sans apprêt, quoique souvent un peu libres ; on ne le quittait jamais qu'avec le désir de se retrouver avec lui"*. (LAPLACE¹²). LAPLACE, publié dans *L'Année littéraire* dirigée par Fréron se devait de ne pas insister sur les travers de l'Abbé. Devenu éditeur à Bruxelles il écrit la même chose, mais signale quand même que l'Abbé *"était fort libertin, quoique prêtre"* et qu'il vivait généralement dans *"une espèce de crapule"*¹³.

En prenant de l'âge, l'Abbé abandonna ses excentricités et sa fin de vie fut, paraît-il édifiante.

Le témoignage d'Elie FRERON (1718-1776), est à prendre avec circonspection, son indulgence envers son vague cousin - à la mode de Bretagne - étant telle que ce n'est plus de l'information, mais de l'hagiographie ! On a vu que BOISMORAND avait été son mentor : *"J'allais le voir et me jeter, pour ainsi dire, dans ses bras au sortir des Jésuites en 1739. Je me flattais d'avoir quelques droits à sa bienveillance ; j'étais de la même ville que lui ; nous étions même alliés"*.

Toutefois, lorsque FRERON écrit qu'à la fin de sa vie *"la Religion avait repris son empire sur l'âme ardente de BOISMORAND"*, cela ne semble pas inexact car d'autres sources disent qu'il mourut sous la haire et le cilice.

.../...



Contribution littéraire précoce ?

André CAMPRA (1660-1744), maître de musique à la Cour est l'auteur en 1700 d'un divertissement, *Le Temple des Vertus*, dont la musique est perdue mais dont le livret imprimé donne pour auteur des vers, C-J-B. CHERON.

Le librettiste pouvait appartenir à une famille CHERON (luthiers et musiciens) mais ces initiales pouvaient aussi désigner de BOISMORAND, jeune breton arrivé à Paris et *"doté de beaucoup d'esprit, d'une imagination vive, d'un style plein de grâce et de fraîcheur"*. (MIORECEC de KERDANET)*

Thomas Vernet pense que l'on doit attribuer le livret au jeune BOISMORAND.

En effet deux pièces en vers précèdent le divertissement - un sonnet et un madrigal - où la célébration d'une princesse, la princesse de CONTI, paraît *"comme un sujet favorable aux Vers d'un jeune Auteur"*.

Pour VERNET, ce *"jeune Auteur"*, c'est notre futur abbé.

* Daniel Miorcec de Kerdanet, *Notices Chronologiques...* G.F.M., Brest, 1818.

¹⁰ Thomas Vernet (Univ. Paris 1) : in *Itinéraires d'André Campra*, Mardaga, 2012.

¹¹ Marguerite de Lussan (1682-1758), femme de lettres de naissance irrégulière, dut au Comte de Soissons (qui paraît avoir été plus qu'un protecteur) une bonne éducation et l'accès des meilleures maisons. Elle cultiva avec succès le roman historique, *Annales galantes de la cour de Henri II, Histoire du règne de Louis XI, Vie du brave Crillon*, etc. Un chroniqueur de l'époque, Antoine Barbier (1765-1825), note dans son *« Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes »*, (Daffis, Paris 1879), que *« deux ou trois auteurs de ses amis, La Serre, l'abbé de Boismorand, Boudot de Juilly, furent tour à tour, dit-on, ses fournisseurs ou ses teinturiers et purent dès lors revendiquer une assez large part dans le succès de quelques uns de ses écrits »*.

¹² Pierre Antoine de Laplace : *L'esprit des journaux français et étrangers*. 15 mars 1774.

¹³ Crapeur ? Comme on l'entendait à l'époque : état d'ébriété.

Un grand talent gâché

Pour ne parler que des Mémoires écrits par BOISMORAND que nous connaissons, la plupart sont excellents ; celui contre l'évêque d'Arras est un modèle de finesse. En 1727 Matthieu MARAIS (1665-1737), avocat au Parlement de Paris, auteur subtil et rompu aux finesses du métier, en mentionne un autre, totalement méconnu (58 pages in-folio *Pour la demoiselle GARDEL*) et juge son auteur :

"l'auteur est un abbé de BOISMORAND, homme d'esprit qui a fait d'autres ouvrages et qui prétend que les lettres [le procès a été déclenché par la découverte d'une correspondance], bien loin de prouver le crime, prouvent la vertu de la demoiselle. Cela est écrit avec une éloquence singulière, une dialectique et une force surprenante, quoiqu'on y aperçoive le sophisme qui présente toujours non pas le sens naturel des lettres, mais un sens étranger et recherché. Il y a longtemps qu'on n'a rien vu de pareil : pièce à garder".

Quand on songe que l'évêque de Rennes, Mgr de VAUREAL, fut nommé ambassadeur en Espagne,

*Notre gaillard ambassadeur
Voulant faire en Espagne
Le métier d'aussi grand fouteur
Qu'à Paris, qu'en Bretagne ...*

en fut certes, rappelé en 1742, mais finit à l'Académie Française, on se prend à penser que Claude de BOISMORAND méritait mieux !

Hans Weihnachten

Bibliographie complémentaire.

- Pierre Antoine de Laplace, *Pièces intéressantes et peu connues* ... tome 6, Bruxelles, 1788.
- Abbé Glaire et Vte Walsh, *Encyclopédie catholique*, tome III, Parent-Desberres, Paris, 1841
- Kerviler René, *Bio-bibliographie bretonne*, Plihon et Hervé, Rennes, 1890
- Lamotte Stéphane : *Le père Girard et la Cadière dans la tourmente des pièces satiriques*, Dix huitième siècle, I, 2007, n°39.
- Marais Matthieu : *Journal et mémoires sur la régence et le règne de Louis XV*, Didot, 1868.
- Michelet Jules : *La Sorcière*, Calmann levy, 1878.
- Prévost M., d'Amat R., *Dictionnaire de biographie française*, Letouzey et Ané, 1951.
- Rigoley de Juvigny, *Œuvres complètes d'Alexis Piron*, Lambert, 1776.

Ils y laissent presque toujours la vie, c'est peu quand on a perdu la liberté ...

"Je ne saurais me plaire dans un pays où mes regards ne peuvent tomber que sur le spectacle de la servitude, où le bruit des fouets et des chaînes étourdit mon oreille et retentit dans mon cœur.

Je ne vois que des tyrans et des esclaves, je ne vois pas mon semblable.

On troque tous les jours un homme contre un cheval. Il est impossible que je m'accoutume à une bizarrerie si révoltante.

Il faut avouer que les nègres sont moins maltraités, ici, que dans nos autres colonies ; ils y sont vêtus ; leur nourriture est saine et assez abondante ; mais ils ont la pioche à la main depuis quatre heures du matin jusqu'au coucher du soleil ; mais leur maître en revenant d'examiner leur ouvrage répète tous les soirs : "ces gueux-là ne travaillent point".

Mais ils sont esclaves mon ami ; cette idée doit bien empoisonner le maïs qu'ils dévorent et qu'ils détrempe de leur sueur. Leur patrie est à deux cents lieues d'ici ; ils s'imaginent cependant entendre le chant des coqs et reconnaître la fumée des pipes de leurs camarades.

Ils s'échappent quelque fois au nombre de douze ou quinze, enlèvent une pirogue et s'abandonnent sur les flots. Ils y laissent presque toujours la vie ; c'est peu de chose quand on a perdu la liberté."

Lettre d'Evariste de PARNY à BERTIN, 1775.